L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCAE 28 JUIN 1885.

L'ART AU WORLD'S FAIR

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

LE SALON.

XXIV.

"Un ami m'écrivait récemment de Paris: "Quand on suit ici la carrière littéraire, il faut toujours se maintenir dans le mouvement; toujours demeurer en pleine fournaise, en plein Paris, si vous l'aimez mieux. Dernièrement, j'ai dû prendre un repos de quinze jours que j'ai passés à Nice. Eh bien! en rentrant à Paris, j'ai senti, j'ai compris jusqu'à l'évidence qu'on y avait marché durant ma quinzaine de halte à moi; j'ai vu, à ne s'y point méprendre, qu'il y avait là bien du nouveau: que ma montre retardait sur celle de mes confrères et qu'il me fallait la remettre à l'heure. Malheur à l'artiste, à l'homme de lettres en vue qui quitte Paris, il est vite oublié, quel que soit son passé."

C'est là une grande vérité, et le trait ne s'applique pas seulement à Paris; il en est ainsi de tous les grands centres. La foule est un Gargantua collectif; un Gargantua infiniment plus glouton que celui de Rabelais, et pour qui l'engoulement de cinq pèlerins, les bourdons compris, est banale besogne. Son appétit est incommensurable d'abord, et puis il faut renouveler sans cesse ses menus; le mets savouré hier est impitoyablement repoussé par son caprice d'aujourd'hui.

Il me faut du nouveau, n'en fut il plus au monde.

Vous connaissez le monostiche.

A ce caprice la population de la Nouvelle-Orléans n'échappe par non plus. L'oubli y est aussi plante indigène, vivace s'il en est; c'est à vous de veiller sans trêve, si vous prétendez en empêcher la croissance, les empiètements.

Si bien que j'avais tout à l'heure la velléité de commencer cet article ainsi qu'un Conte: "Il y avait une fois un *World's Fair* et dans ce *World's Fair* un aimable magicien qu'on nommait Payen, et qui, en levant et en abaissant sa main gauche, faisait mouvoir un preste bataillon d'instrumentistes charmants....."

Mais non, ce serait la arriver à l'outrance. Les choses dont je parle là, sont encore trop rapprochées de nous pour que le public, si capricieux, si oublieux qu'il soit, ait pu les reléguer déjà dans l'ombre, dans le domaine des mythes, des contes. La réalité est encore bien présente à la mémoire; le dernier écho du dernier concert de l'Orchestre Mexicain ne s'est pas encore éteint, n'est-il pas vrai? Il n'est pas oublié; il ne le sera pas de sitôt.

Dans tous les cas, le chef de ce corps très distingué, très regretté, le capitaine Payen est, lui, tout à ses souvenirs de la Nouvelle-Orléans, et c'est là que je voulais en venir.

Au moment où j'entame mon dernier article sur notre *World's Fair* disparu, il est bien naturel que je vous parle une fois encore des artistes qui lui ont prêté tant de vie, et qui, loin de notre ville, peuvent toujours aux doux moments qu'ils y ont connus.

Ce retour sur un passé auquel nous touchons encore, me serait d'ailleurs commandé, s'il ne me venait pas spontanément.

Le capitaine Payen est encore tout à ses souvenirs de la Nouvelle-Orléans, disais-je plus haut; j'en ai devant moi la preuve irréfutable. Il m'écrit de St-Louis:

"Cher Monsieur et ami,

"Lorsqu'il y a sept mois je quittas Mexico, mon pays bien aimé, lorsque j'y pris congé de mes amis, de ma famille, je ressentis, vous le comprenez aisément, une émotion violente. Eh bien, cette impression si vive, si profonde, je l'ai éprouvée de nouveau en disant adieu à votre chère Nouvelle-Orléans. Six mois de séjour et combien vite ils se sont écoulés—m'y avaient créé des liens bien doux, mais bien dangereux aussi. Dangereux, car au jour de la séparation, le détachement a été difficile, pénible, nous laissons toujours quelque chose de nous-mêmes là où vous laissons de sérieuses affections. C'est peut-être le nauvais côté des voyages. Il y contracte des attachements qu'en quand arrive l'heure du départ, on souffre sérieusement du vide qu'il met en nous.

"Ce vide, je l'ai bien connu, mon cher ami, en laissant votre ville; il me semblait que déjà je me partageais entr'elle et Mexico. Si bien qu'à peine fois sur le canal *City of Natchez*, qui nous emportait à St-Louis, le *Home, sweet home*, qui chantait mystérieusement en mon âme, allait autant à Mexico qu'à la Nouvelle-Orléans, s'adressant à toutes les deux.

"Et cependant je n'ai pu faire à cette bonne ville de la Nouvelle-Orléans les adieux que je lui devais; tant de préoccupations sont venues s'emparer des dernières heures de mes artistes et de moi-même, qu'il nous a été impossible de lui adresser le salut d'adieu que nous lui gardions.

"Dites lui donc bien, en mon nom et au nom de tout le corps de musique du 5me de cavalerie mexicain qu'il ne faut point mesurer notre reconnaissance à cet adieu forcément incomplet.

"Remerciez pour nous la population de la Nouvelle-Orléans, infatigable en courtoisie, remerciez la de celles qu'elle nous a multipliées, à ce point qu'il n'est plus possible de les compter. Remerciez aussi et bien chaleureusement tous vos confrères, dont la bienveillance semblait renaître plus accentuée chaque jour, durant notre trop court passage à la Nouvelle Orléans. La Presse de cette ville bien regrettée restera toujours notre créancière; il est des dettes de cœur qu'on ne saurait acquitter. Merci! le mot est court, mais, je vous l'avoue, tout chargé de reconnaissance.

"Le mot adieu est bien court aussi, mais trop triste, je ne refuse à l'écrire; et au risque d'être déçus dans notre espérance, c'est: au revoir! que nous disons à tout ce public, dont il nous semble encore entendre les si flatteuses, si encourageantes acclamations.

"Je vous prie et vous charge d'être notre interprète à tous et auprès de tous dans les colonnes de l'*Abeille*."

ESCARNACION PAYEN.

Le meilleur moyen de me rendre à la demande de mon ami Payen était, m'a-t-il paru, de reproduire sa lettre si émue. Voilà qui est fait.

—Le vide est à peu près complet sur les terrains de l'Exposition; on ne console cependant de ce passage de la pleine vie au néant, parce qu'on est assuré d'une résurrection, d'une renaissance.

La Corporation qui nous la vaudra, qui l'organise déjà, s'est constituée au capital de $500,000, pour une période de dix années; elle est composée d'éléments tels que si l'on ne pens dire d'elle qu'elle a été bâtie par les Romains, du moins on est certain qu'elle offre des garanties de stabilité.

Aux termes de la Charte consentie et signée le 13 juin devant M. Andrew Hero Jr., notaire, et notaire fort expert, on le sait, notre seconde Exposition s'ouvrira le 1er novembre 1885 et fonctionnera jusqu'au 31 mai 1886, ou durant une période rapprochée de ces dates autant que faire se pourra.

On comprend sans peine que les créateurs de cette Corporation n'aient pas voulu être les continuateurs de l'Association qui conçut et accomplit le projet du *World's Fair*. En acceptant pareille position, ils auraient accepté aussi un passif considérable, sans s'étayer d'aucun actif. C'est été débuter dans une grande administration par un acte de déplorable administration: c'eut été, à parler vrai, poser les bases d'un écroulement, si l'on me permet cette forme antithétique.

Ils ont donc pris le parti auquel devaient se ranger des hommes d'affaires. Ils n'ont pas assumé une continuation d'entreprise dont la liquidation aurait été immanquablement lourde; ils se sont dégagés de toutes responsabilités, et ont de plus l'incalculable avantage de s'engager dans une voie complètement libre, explorée à fond.

Ces messieurs veulent que l'Exposition 1885-1886 n'ait rien à envier, comme grandeur, comme utilité publique, comme portée, à ses sœurs de 1884-1885. De désireux—l'article III de leur Charte semble l'indiquer—que rendez-vous soit, une fois de plus, donné ici au monde entier; à son agriculture, à son industrie, à son exploitation minière, à ses manufactures, à ses divers systèmes d'enseignement, d'éducation, à son commerce, à sa mécanique, aux arts, aux sciences.

Pourtant, peut-être la phraséologie de cet article même n'est-il pas assez explicite; peut-être le titre pris par la Corporation nouvelle: "THE NORTH CENTRAL AND SOUTH AMERICAN EXPOSITION", n'est-il pas des plus heureux? Il pourrait soulever des hésitations, des doutes, causer des abstentions, ou des délais tout au moins. A le prendre à la lettre, on serait enclin à penser que la sollicitude des organisateurs de l'Exposition prochaine s'attache surtout aux envois de provenance américaine.

On se fera plus explicite sur ce point, je l'espère, et on ne soumettra pas cette seconde Exposition à un autre lit de Procuste.

Nolens oblige. Par nos promesses souvent répétées; par ce que nous avons réalisé durant un semestre où cependant les circonstances ont tant de fois conspiré contre nous; par la grandeur d'exécution à laquelle nous sommes arrivés, nous sommes moralement engagés à faire au moins aussi grand. Songez donc aux étonnantes proportions qu'avait notre *World's Fair*; songez que le banquet était si somptueux, si gigantesque, que Louisville s'occupe en ce moment à en recueillir les miettes, afin de les offrir comme un superbe menu à ses convités. Ce passé nous lie.

Que s'il n'était pas entendu tout d'abord, sans aucune ambiguïté possible, que l'Exposition qui se prépare aura un caractère d'universalité, beaucoup remettraient en portefeuille les sommes qu'ils s'apprêtaient déjà à souscrire.

Et surtout qu'il ne soit pas perdu un jour, une heure, sous le prétexte que les édifices sont prêts, qu'on n'a plus à craindre, sous ce rapport, les retards subis l'an dernier. Ne nous endormons pas à Capoue.

L'aménagement d'un bazar aussi immense est un travail dont les détails sont à l'infini. Afin qu'il soit complet, afin qu'il prenne sa forme définitive, celle qui doit lui assurer sa beauté complète, en faire ressortir tout l'éclat, il importe que le temps soit amplement donné à tous. Et si, comme je n'en veux pas douter, l'ancien monde doit encore nous prêter un concours qui ne saurait se remplacer, que l'invitation lui en soit vite adressée, d'une façon pressante, par des individualités autorisées.

Je sais personnellement qu'il est, entr'autres, bien des maisons parisiennes dont le vœu a résolument et persévéramment appelé cette rénouverture; qui sont auxieuses, non pas seulement de renouveler les beaux envois qu'elles nous ont faits en décembre dernier, mais prétendent se dépasser elles-mêmes. Bien mieux, ce mouvement a gagné de proche en proche. Des commerçants, des industriels, gens pratiques, intelligents, qui ne sont absolument à l'occasion de notre *World's Fair*, ont compris qu'ils ont négligé là une riche occasion de nouer des relations utiles, d'étendre considérablement leur cercle d'action, de s'ouvrir un champ plus fertile et plus durable qu'aucun autre peut-être. Cette erreur, ils la veulent réparer: le chiffre des nouveaux exposants parisiens promet ainsi d'être considérablement augmenté.

Du reste, à l'heure où j'écris ces lignes, M. le vicomte Paul d'Abzac est en route pour la France. On sait son attachement réel, nulle fois prouvé, à la Louisiane; on se rappelle avec quelle chaleur, quel enthousiasme même il embrassa la cause de notre Exposition. Il compta au premier rang de ses premiers soutiens. Si vous repassez l'historique de celle-ci, vous rencontrerez à chaque page le nom du Consul, du Commissaire Général de la République Française.

Il est donc certain que sa précieuse collaboration, nous reste acquise, et son séjour à Paris, le cercle étendu de ses relations d'un ordre élevé, les hautes influences auxquelles il a le droit d'adresser des appels, tout cela doit résulter pour notre entreprise en bienfaits véritables.

Personne mieux que lui ne saurait exposer la lus et faire mesurer la portée des débouchés nous offrant qu'ouvrent ces lutes essentiellement modernes du travail, de l'esprit humain, qu'on nomme les Expositions Universelles. Sans compter qu'elles améliorent les hommes, qu'elles les grandissent, en jetant la pleine clarté sur ce qui était ténèbres; un les dégage et petits—sous le fumier des rations qui sont devant eux, quelle est sa raison d'être? L'incident n'est pas vraisemblable.

Ces divers personnages, rangés ainsi en demi-cercle, je l'ai déjà dit, se présentent de face ou de trois quarts. La difficulté comme dessin est abordée très, carrément, et presque toujours surmontée. Il y a là une série de raccourcis de jambes d'un rendu très exact. Trop exact même, dirai-je, car cet assemblage de pieds, en mais majeur, présente des nuances uniformité de saleté, d'une vérité sur laquelle il est infiniment trop insisté. Voilà des détails au nous inutiles: l'art sabbatise en les rendant. Ce réalisme n'a rien pour plaire. Lavez, lavez!

J'ai fait compliment à M. Frédéric sur la ligne, fréquemment très correcte chez lui. Mais quelle étrangeté dans ses colories: toujours la même note; note exagérement pâle, blafarde. Le sang n'est pas pour lui, pas même chez les enfants qui, eux du moins, échappent aux flétrures morales et vivent de cette vie animale qui, après tout, est peut-être la plus saine, la meilleure. Il est vrai que sibs substituant à tous les repas composés à celui-ci, leur sang, leurs chairs blanches n'ont plus rien qui surprenne.

—Au numéro 452, le même artiste expose un tableau portant le même titre et où se retrouvent les mêmes qualités et les mêmes défauts monochromie. Seulement, le type ici une grave incorrection de dessin, une perspective dans le chemin que suivent, que assaillent les personnages. Et puis, du gris, rien que du gris dans cette tonalité.

"La petite tabagie de genre, au No. 519 —*Pendant l'absence de l'artiste*, signé Fanny Laumans, de Bruxelles.

Une vieille a pris la place de l'artiste absent; assise devant le chevalet, elle regarde avec curiosité la fumée qui s'y appuie. Expression bien dans la nature, bon modèle: tête, bras, main, chairs. Cet oil regarde bien.

—Encore une fantaisie qui manque pas d'un certain charme: *L'Ete à la campagne*—No 546, par Mr F. Vanacker de Bruxelles. La simplicité même. Deux enfants assis, les pieds en dehors des barreaux d'une vieille chaise de paille, plongés en avant. Elle coud avec un calme imperturbable, une attention religieuse, ainsi que sa petite. Elle, les pieds posés sur le barreau du siège en site et assise. J'ai cru plus haut qu'elle comprenait; je n'en jurerais pas: Si elle le fait, c'est bien négligemment. Scène agréablement rendue.

—M. Ferdinand Wagner, de Munich, n'aime pas les sujets complexes: ses deux envois en portent témoignage: La *Pêcheuse de lézards* (541); *Cueillette de fleurs* 47—C'est de ces deux tableaux seulement que je m'occuperai: il suffit pour donner la note, la caractéristique du talent de M. Wagner. Talent, je n'ai pas été en tout au hasard. Il en est et beaucoup dans cette mignonne toile: Une jeune fille couchée au bord d'un ruisseau, sur un tapis de gazon et de fleurettes, avance la main, pour enlever de l'eau une fleur d'étang. Toute gracieuse, toute coquette et toute naturelle l'inflexion de ce corps aux lignes fines.

La figure est d'une fraîcheur exquise; charmante expression dans ces yeux au-dessus desquels se contourne une chevelure opulente, retombant en belles et lourdes tresses. Une fleur de coloris dans ce joli morceau.

La Vente d'objets d'art (481) de M. A. Heinekie, Bruxelles, a du mouvement. Tous ces types sont intelligemment variés, artistement groupés. Masse vivante, grouillante, dont chaque individu se détache distinctement.

M. C. Van Leemputten, Bruxelles, expose: *Un intérieur d'étable* (454), qu'il faut citer comme disposition et comme coloris.

—*Le Pâturent du Grand'père*(538), de M. C. Petit, Bruxelles. Vous voyez que Bruxelles est la Belgique qui vaillamment donné au *Art Hall*.

Encore un de ces motifs qui plaisent, qui désarment la critique, pour peu qu'ils aient des qualités.

En effet, il met en scène des enfants et combient se fatiguer jamais de ceux-là? Ils sont quatre, et il faut les convenir, c'est une très gentille, très vivante marmaille que celle-là.

Le meuble qui domine la scène, c'est le fauteuil de Grand Père, bien entendu. Mais celui-ci n'est point comme le célèbre *fauteuil de l'aïeul*, qui se trouvait chez Victor Hugo, et sur lequel il était interdit de s'asseoir, comme si l'occupant d'autrefois dût revenir tout à l'heure y reprendre sa place.

Celui-là n'est pas seulement pris; le mot serait insuffisant; il est envahi.

Les envahisseurs sont au nombre de trois; mais quatre personnages minuscules figurent au tableau.

L'un des bébés s'est blotti en plein meuble, à genoux, mains appuyées à l'un des bras; un autre est debout à l'un des angles en ayant; le troisième à genoux, sur un plan plus reculé à l'angle d'arrière; et, enfin, à quelques pas du siège pris d'assaut, la plus grande semble regarder avec protection le trio des petits. Très fine, très spirituelle expression chez la fillette, posée à l'angle le plus rapproché, et qui, les mains tendues, est sur le point de saisir sa petite frippone de sœur, cachée derrière le vénérable et peu vénéré fauteuil, et qu'elle a découverte dans cette manière de cache-cache.

Il est des toiles qui amusent, auxquelles on se laisse et bien prendre qu'on ne se donne pas la temps de les analyser. Je vous ai mis en présence d'une de celles-là. Je ne jurerais pas qu'elle soit d'une exécution irréprochable; mais je vous affirme qu'elle est fort amusante.

Une ferme près de Spa: c'est sur cette donnée que M. A. Plumot, artiste anversois, a peint son unique toile, exposée au Salon sous le No 524.

Nous sommes dans la cour d'une très modeste ferme; une charrette toute primitive, attelée d'un bœuf, est là qui décharge ses denrées. L'animal se présente en raccourci; il est bien campé, bien dessiné, sous sa pelure blanche, piquée de noir. Derrière la charrette, une paysanne, les pieds posés sur une échelle appliquée au mur de la maisonnette et qui aboutit au grenier.

A la porte de la ferme, une vieille s'appuyant sur un baton; à côté d'elle un enfant qui s'accroche à son tablier, et envoie un sourire au chien du logis, qui le lui rend, pardieu! Un paysan, debout sur le chariot, passe à une fille de ferme les sacs qu'il en enlève. En avant, à droite, une mare où se joueront canes et cannetons.

Joli motif, joliment rendu dans l'ensemble. Qu'on me permette deux réserves cependant. Je proteste contre les mollets du petit gars; de telles proportions à son âge seraient de l'éléphantiasis. Et puis, pas assez rustique ce paysan; la figure vaut mieux.

Paysage de Printemps (309), portant la signature de M. C. M. McIlhenny, de New York. Joli mouvement dans les personnages assis ou étendus sur l'herbe; mais, en vérité, c'est trop de printemps: partout un ton vert même vert, et d'une vivacité contre nature, ce me semble.

M. J. H. Dolph, de New-York, a traité sous ce titre: *Choix d'une épée* (310), le même sujet que M. E. Van Hove: *Chez l'Armurier* (518).

Je remarquais, à propos de cette dernière toile, que la pose, la tête, le type de l'armurier formaient presque tout l'intérêt de la composition. Ici c'est l'inverse qui fait constater; la tête du gentilhomme est beaucoup mieux comprise, réussie, que celle du vendeur. Des qualités comme couleur.

Du mérite, c'est incontestable, dans *Le retour de la pêche aux crevettes* (540), de M. F. Cogen, de Bruxelles. Huit bonhommes, en chair et en os, chargés de leurs filets; tous encore engagés dans l'eau, se suivant les uns les autres, avec un excellent effet de perspective. Beaucoup de l'eau jusqu'aux mollets, ceux-là jusqu'au genoux, d'autres jusqu'à la ceinture; et tout bien en mouvement, dans cette eau, d'un ton vrai, que leurs pieds agitent, qui clapote.

La petite captive (No. 555), de M. J. B. Hayamans. Un intérieur de harem, avec huit personnages, huit femmes, aux poses et aux visages gracieux, sensuels aussi. Aucune invention néanmoins. C'est de l'orientalisme, comme vous en avez vu tant et tant. Ces femmes sont habilement groupées; les types en sont chauds, attirants, et on remarque dans leurs vêtements, dans toutes ces accessoires, une ardeur de coloris qui jette du chaud, du flamboiement sur la toile.

Heures de tristesse (324), tel est le titre de l'œuvre du baron Gustav Von Codersma. Il a peint qui, en une heure d'abattement, de dégoût, a jeté la toile et pinceaux, et s'abîme dans son désespoir, tandis que sa mère le contemple de loin, muette, les yeux mouillés. Cela rappelle la scène bien connue de Rachel, dans *Les Filles de Marbre*. Un peu théâtral peut-être ce tableau; mais il a là de la pâte riche, la connaissance du dessin et la main d'un artiste sérieux enfin.

C'est par cette dernière toile que s'achève ma Revue du Salon 1884-1885, et je remercie ceux de mes lecteurs qui ont bien voulu me suivre dans les interminables colonnes que j'ai dû écrire à ce sujet, afin de leur donner une idée générale de ce qu'a été le *Art Hall du World's Fair*.

Certes, il y a en bien des lacunes dans cette Exposition picturale et sculpturale; et pourtant je puis déclarer qu'elle a été infiniment plus complète que je ne l'espérais. Au Canada, j'ai semblait conspirer contre nous, et indiquer que ce serait là une page à peu près blanche. Il n'en a point été ainsi, Dieu merci! Sans doute on a montré parfois une indulgence outre mesure en ne laissant point certaines toiles plus que faibles. Mais il y a en aussi au Salon des œuvres de très haut mérite et bon nombre de toiles fort estimables.

Pour un premier essai, le résultat est, en somme, satisfaisant. Et ceux-le bien, cette exhibition aura un effet des plus salutaires; elle contribuera puissamment à développer ici les goûts artistiques, qui, depuis quelques années, s'y répandent davantage, et vont s'accentuant sans cesse.

Ce progrès là, il faut l'attribuer surtout aux jeunes filles, aux jeunes femmes, à la Nouvelle-Orléans, en Louisiane. Le sentiment de l'art sous toutes ses formes y pénètre, et beaucoup partagent aujourd'hui leur temps entre la peinture et la musique.

Ce goût, cette pratique du beau, cette connaissance de tout ce qui a une valeur artistique, elles en ont profité: les prendre à l'Exposition qui vient de se fermer. Elles se sont formées en un Comité qui ne sera pas oublié: elles ont tenu à porter haut leur drapeau, celui de la Louisiane; tenu à briller dans le *Homes Inspectorat* des Etats-Unis, et elles y sont arrivées au plus haut degré.

Elles ont agi sans bruit, trop modestement, alors que peut-être trop de bruit se faisait et trop peu de modestie se mettrait parfois autour d'elle. N'importe: elles ont bien mérité, elles, dans cette nouvelle et si dangereuse année, d'être cependant louées, et, à ce propos, je n'occuperai: il suffit pour donner la note, la caractéristique du talent de M. Wagner. Talent, je n'ai pas été en tout au hasard. Il en est et beaucoup dans cette mignonne toile: Une jeune fille couchée au bord d'un ruisseau, sur un tapis de gazon et de fleurettes, avance la main, pour enlever de l'eau une fleur d'étang. Toute gracieuse, toute coquette et toute naturelle l'inflexion de ce corps aux lignes fines.

La figure est d'une fraîcheur exquise; charmante expression dans ces yeux au-dessus desquels se contourne une chevelure opulente, retombant en belles et lourdes tresses. Une fleur de coloris dans ce joli morceau.

La Vente d'objets d'art (481) de M. A. Heinekie, Bruxelles, a du mouvement. Tous ces types sont intelligemment variés, artistement groupés. Masse vivante, grouillante, dont chaque individu se détache distinctement.

M. C. Van Leemputten, Bruxelles, expose: *Un intérieur d'étable* (454), qu'il faut citer comme disposition et comme coloris.

—*Le Pâturent du Grand'père*(538), de M. C. Petit, Bruxelles. Vous voyez que Bruxelles est la Belgique qui vaillamment donné au *Art Hall*.

Encore un de ces motifs qui plaisent, qui désarment la critique, pour peu qu'ils aient des qualités.

En effet, il met en scène des enfants et combient se fatiguer jamais de ceux-là? Ils sont quatre, et il faut les convenir, c'est une très gentille, très vivante marmaille que celle-là.

Le meuble qui domine la scène, c'est le fauteuil de Grand Père, bien entendu. Mais celui-ci n'est point comme le célèbre *fauteuil de l'aïeul*, qui se trouvait chez Victor Hugo, et sur lequel il était interdit de s'asseoir, comme si l'occupant d'autrefois dût revenir tout à l'heure y reprendre sa place.

Celui-là n'est pas seulement pris; le mot serait insuffisant; il est envahi.

Les envahisseurs sont au nombre de trois; mais quatre personnages minuscules figurent au tableau.

L'un des bébés s'est blotti en plein meuble, à genoux, mains appuyées à l'un des bras; un autre est debout à l'un des angles en ayant; le troisième à genoux, sur un plan plus reculé à l'angle d'arrière; et, enfin, à quelques pas du siège pris d'assaut, la plus grande semble regarder avec protection le trio des petits. Très fine, très spirituelle expression chez la fillette, posée à l'angle le plus rapproché, et qui, les mains tendues, est sur le point de saisir sa petite frippone de sœur, cachée derrière le vénérable et peu vénéré fauteuil, et qu'elle a découverte dans cette manière de cache-cache.

Il est des toiles qui amusent, auxquelles on se laisse et bien prendre qu'on ne se donne pas le temps de les analyser. Je vous ai mis en présence d'une de celles-là. Je ne jurerais pas qu'elle soit d'une exécution irréprochable; mais je vous affirme qu'elle est fort amusante.

Une ferme près de Spa: c'est sur cette donnée que M. A. Plumot, artiste anversois, a peint son unique toile, exposée au Salon sous le No 524.

Nous sommes dans la cour d'une très modeste ferme; une charrette toute primitive, attelée d'un bœuf, est là qui décharge ses denrées. L'animal se présente en raccourci; il est bien campé, bien dessiné, sous sa pelure blanche, piquée de noir. Derrière la charrette, une paysanne, les pieds posés sur une échelle appliquée au mur de la maisonnette et qui aboutit au grenier.

A la porte de la ferme, une vieille s'appuyant sur un baton; à côté d'elle un enfant qui s'accroche à son tablier, et envoie un sourire au chien du logis, qui le lui rend, pardieu! Un paysan, debout sur le chariot, passe à une fille de ferme les sacs qu'il en enlève. En avant, à droite, une mare où se joueront canes et cannetons.

Joli motif, joliment rendu dans l'ensemble. Qu'on me permette deux réserves cependant. Je proteste contre les mollets du petit gars; de telles proportions à son âge seraient de l'éléphantiasis. Et puis, pas assez rustique ce paysan; la figure vaut mieux.

Paysage de Printemps (309), portant la signature de M. C. M. McIlhenny, de New York. Joli mouvement dans les personnages assis ou étendus sur l'herbe; mais, en vérité, c'est trop de printemps: partout un ton vert même vert, et d'une vivacité contre nature, ce me semble.

M. J. H. Dolph, de New-York, a traité sous ce titre: *Choix d'une épée* (310), le même sujet que M. E. Van Hove: *Chez l'Armurier* (518).

Je remarquais, à propos de cette dernière toile, que la pose, la tête, le type de l'armurier formaient presque tout l'intérêt de la composition. Ici c'est l'inverse qu'il faut constater; la tête du gentilhomme est beaucoup mieux comprise, réussie, que celle du vendeur. Des qualités comme couleur.

Du mérite, c'est incontestable, dans *Le retour de la pêche aux crevettes* (540), de M. F. Cogen, de Bruxelles. Huit bonhommes, en chair et en os, chargés de leurs filets; tous encore engagés dans l'eau, se suivant les uns les autres, avec un excellent effet de perspective. Beaucoup de l'eau jusqu'aux mollets, ceux-là jusqu'aux genoux, d'autres jusqu'à la ceinture; et tout bien en mouvement, dans cette eau, d'un ton vrai, que leurs pieds agitent, qui clapote.

La petite captive (No. 555), de M. J. B. Hayamans. Un intérieur de harem, avec huit personnages, huit femmes, aux poses et aux visages gracieux, sensuels aussi. Aucune invention néanmoins. C'est de l'orientalisme, comme vous en avez vu tant et tant. Ces femmes sont habilement groupées; les types en sont chauds, attirants, et on remarque dans leurs vêtements, dans toutes ces accessoires, une ardeur de coloris qui jette du chaud, du flamboiement sur la toile.

Heures de tristesse (324), tel est le titre de l'œuvre du baron Gustav Von Codersma. Il a peint qui, en une heure d'abattement, de dégoût, a jeté la toile et pinceaux, et s'abîme dans son désespoir, tandis que sa mère le contemple de loin, muette, les yeux mouillés. Cela rappelle la scène bien connue de Rachel, dans *Les Filles de Marbre*. Un peu théâtral peut-être ce tableau; mais il a là de la pâte riche, la connaissance du dessin et la main d'un artiste sérieux enfin.

C'est par cette dernière toile que s'achève ma Revue du Salon 1884-1885, et je remercie ceux de mes lecteurs qui ont bien voulu me suivre dans les interminables colonnes que j'ai dû écrire à ce sujet, afin de leur donner une idée générale de ce qu'a été le *Art Hall du World's Fair*.

Certes, il y a en bien des lacunes dans cette Exposition picturale et sculpturale; et pourtant je puis déclarer qu'elle a été infiniment plus complète que je ne l'espérais. Au Canada, j'ai semblait conspirer contre nous, et indiquer que ce serait là une page à peu près blanche. Il n'en a point été ainsi, Dieu merci! Sans doute on a montré parfois une indulgence outre mesure en ne laissant point certaines toiles plus que faibles. Mais il y a en aussi au Salon des œuvres de très haut mérite et bon nombre de toiles fort estimables.

Pour un premier essai, le résultat est, en somme, satisfaisant. Et ceux-le bien, cette exhibition aura un effet des plus salutaires; elle contribuera puissamment à développer ici les goûts artistiques, qui, depuis quelques années, s'y répandent davantage, et vont s'accentuant sans cesse.

Ce progrès là, il faut l'attribuer surtout aux jeunes filles, aux jeunes femmes, à la Nouvelle-Orléans, en Louisiane. Le sentiment de l'art sous toutes ses formes y pénètre, et beaucoup partagent aujourd'hui leur temps entre la peinture et la musique.

Ce goût, cette pratique du beau, cette connaissance de tout ce qui a une valeur artistique, elles en ont profité: les prendre à l'Exposition qui vient de se fermer. Elles se sont formées en un Comité qui ne sera pas oublié: elles ont tenu à porter haut leur drapeau, celui de la Louisiane; tenu à briller dans le *Homes Inspectorat* des Etats-Unis, et elles y sont arrivées au plus haut degré.

Elles ont agi sans bruit, trop modestement, alors que peut-être trop de bruit se faisait et trop peu de modestie se mettrait parfois autour d'elle. N'importe: elles ont bien mérité, elles, dans cette nouvelle et si dangereuse année, d'être cependant louées, et, à ce propos, je n'occuperai: il suffit pour donner la note, la caractéristique du talent de M. Wagner. Talent, je n'ai pas été en tout au hasard. Il en est et beaucoup dans cette mignonne toile: Une jeune fille couchée au bord d'un ruisseau, sur un tapis de gazon et de fleurettes, avance la main, pour enlever de l'eau une fleur d'étang. Toute gracieuse, toute coquette et toute naturelle l'inflexion de ce corps aux lignes fines.

La figure est d'une fraîcheur exquise; charmante expression dans ces yeux au-dessus desquels se contourne une chevelure opulente, retombant en belles et lourdes tresses. Une fleur de coloris dans ce joli morceau.

La Vente d'objets d'art (481) de M. A. Heinekie, Bruxelles, a du mouvement. Tous ces types sont intelligemment variés, artistement groupés. Masse vivante, grouillante, dont chaque individu se détache distinctement.

M. C. Van Leemputten, Bruxelles, expose: *Un intérieur d'étable* (454), qu'il faut citer comme disposition et comme coloris.

—*Le Pâturent du Grand'père*(538), de M. C. Petit, Bruxelles. Vous voyez que Bruxelles est la Belgique qui vaillamment donné au *Art Hall*.

Encore un de ces motifs qui plaisent, qui désarment la critique, pour peu qu'ils aient des qualités.

En effet, il met en scène des enfants et combient se fatiguer jamais de ceux-là? Ils sont quatre, et il faut les convenir, c'est une très gentille, très vivante marmaille que celle-là.

Le meuble qui domine la scène, c'est le fauteuil de Grand Père, bien entendu. Mais celui-ci n'est point comme le célèbre *fauteuil de l'aïeul*, qui se trouvait chez Victor Hugo, et sur lequel il était interdit de s'asseoir, comme si l'occupant d'autrefois dût revenir tout à l'heure y reprendre sa place.

Celui-là n'est pas seulement pris; le mot serait insuffisant; il est envahi.

Les envahisseurs sont au nombre de trois; mais quatre personnages minuscules figurent au tableau.

L'un des bébés s'est blotti en plein meuble, à genoux, mains appuyées à l'un des bras; un autre est debout à l'un des angles en ayant; le troisième à genoux, sur un plan plus reculé à l'angle d'arrière; et, enfin, à quelques pas du siège pris d'assaut, la plus grande semble regarder avec protection le trio des petits. Très fine, très spirituelle expression chez la fillette, posée à l'angle le plus rapproché, et qui, les mains tendues, est sur le point de saisir sa petite frippone de sœur, cachée derrière le vénérable et peu vénéré fauteuil, et qu'elle a découverte dans cette manière de cache-cache.

Il est des toiles qui amusent, auxquelles on se laisse et bien prendre qu'on ne se donne pas le temps de les analyser. Je vous ai mis en présence d'une de celles-là. Je ne jurerais pas qu'elle soit d'une exécution irréprochable; mais je vous affirme qu'elle est fort amusante.

Une ferme près de Spa: c'est sur cette donnée que M. A. Plumot, artiste anversois, a peint son unique toile, exposée au Salon sous le No 524.

Nous sommes dans la cour d'une très modeste ferme; une charrette toute primitive, attelée d'un bœuf, est là qui décharge ses denrées. L'animal se présente en raccourci; il est bien campé, bien dessiné, sous sa pelure blanche, piquée de noir. Derrière la charrette, une paysanne, les pieds posés sur une échelle appliquée au mur de la maisonnette et qui aboutit au grenier.

A la porte de la ferme, une vieille s'appuyant sur un baton; à côté d'elle un enfant qui s'accroche à son tablier, et envoie un sourire au chien du logis, qui le lui rend, pardieu! Un paysan, debout sur le chariot, passe à une fille de ferme les sacs qu'il en enlève. En avant, à droite, une mare où se joueront canes et cannetons.

Joli motif, joliment rendu dans l'ensemble. Qu'on me permette deux réserves cependant. Je proteste contre les mollets du petit gars; de telles proportions à son âge seraient de l'éléphantiasis. Et puis, pas assez rustique ce paysan; la figure vaut mieux.

Paysage de Printemps (309), portant la signature de M. C. M. McIlhenny, de New York. Joli mouvement dans les personnages assis ou étendus sur l'herbe; mais, en vérité, c'est trop de printemps: partout un ton vert même vert, et d'une vivacité contre nature, ce me semble.

M. J. H. Dolph, de New-York, a traité sous ce titre: *Choix d'une épée* (310), le même sujet que M. E. Van Hove: *Chez l'Armurier* (518).

Je remarquais, à propos de cette dernière toile, que la pose, la tête, le type de l'armurier formaient presque tout l'intérêt de la composition. Ici c'est l'inverse qu'il faut constater; la tête du gentilhomme est beaucoup mieux comprise, réussie, que celle du vendeur. Des qualités comme couleur.

Du mérite, c'est incontestable, dans *Le retour de la pêche aux crevettes* (540), de M. F. Cogen, de Bruxelles. Huit bonhommes, en chair et en os, chargés de leurs filets; tous encore engagés dans l'eau, se suivant les uns les autres, avec un excellent effet de perspective. Beaucoup de l'eau jusqu'aux mollets, ceux-là jusqu'aux genoux, d'autres jusqu'à la ceinture; et tout bien en mouvement, dans cette eau, d'un ton vrai, que leurs pieds agitent, qui clapote.

La petite captive (No. 555), de M. J. B. Hayamans. Un intérieur de harem, avec huit personnages, huit femmes, aux poses et aux visages gracieux, sensuels aussi. Aucune invention néanmoins. C'est de l'orientalisme, comme vous en avez vu tant et tant. Ces femmes sont habilement groupées; les types en sont chauds, attirants, et on remarque dans leurs vêtements, dans toutes ces accessoires, une ardeur de coloris qui jette du chaud, du flamboiement sur la toile.

Heures de tristesse (324), tel est le titre de l'œuvre du baron Gustav Von Codersma. Il a peint qui, en une heure d'abattement, de dégoût, a jeté la toile et pinceaux, et s'abîme dans son désespoir, tandis que sa mère le contemple de loin, muette, les yeux mouillés. Cela rappelle la scène bien connue de Rachel, dans *Les Filles de Marbre*. Un peu théâtral peut-être ce tableau; mais il a là de la pâte riche, la connaissance du dessin et la main d'un artiste sérieux enfin.

C'est par cette dernière toile que s'achève ma Revue du Salon 1884-1885, et je remercie ceux de mes lecteurs qui ont bien voulu me suivre dans les interminables colonnes que j'ai dû écrire à ce sujet, afin de leur donner une idée générale de ce qu'a été le *Art Hall du World's Fair*.

Certes, il y a en bien des lacunes dans cette Exposition picturale et sculpturale; et pourtant je puis déclarer qu'elle a été infiniment plus complète que je ne l'espérais. Au Canada, j'ai semblait conspirer contre nous, et indiquer que ce serait là une page à peu près blanche. Il n'en a point été ainsi, Dieu merci! Sans doute on a montré parfois une indulgence outre mesure en ne laissant point certaines toiles plus que faibles. Mais il y a en aussi au Salon des œuvres de très haut mérite et